

Mes chemins de table, JP Gén  , 2010, Ho beke

Gilles Fumey

DANS **LA G GROPHIE 2010/4 N  1539** , PAGES 61K   61K
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ DE G GROPHIE**

ISSN 1964-9002

DOI 10.3917/geo.1539.0055k

Date de mise en ligne : 24/03/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-geographie-2010-4-page-61k?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution  lectronique Cairn.info pour Société de Géographie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agrée en la matière.

roulant, comme si la course, même immobile, permettait au prisonnier de s'échapper symboliquement, de nier la réalité de l'enfermement.

Mais alors, pourquoi continue-t-il à courir, une fois sorti ? Non pas pour la gloire, ni même pour l'argent, puisqu'il se contente d'empiler les liasses de billets dérobées sous son lit. La course continue plutôt, interminablement, parce que le personnage fuit l'existence et la société, et que cette fuite se soucie peu des espaces qu'elle emprunte, puisque c'est dans l'esprit du fuyard qu'elle se déroule avant tout. L'exclusion devient une cause de mouvement incessant, au sein d'espaces impossibles à s'approprier et à habiter.

Le changement d'échelle de la dernière fuite, en voiture, n'apporte d'ailleurs rien de neuf au personnage : sur des autoroutes qui ne mènent nulle part, si ce n'est au prochain virage, l'anti-héros continue à courir en rond, comme s'il n'avait pas quitté les murs de la prison.

Manouk Borzakian

livres

***Le vent noir ne voit pas où il va*, Jean-Noël Schifano, Fayard, 2010**



Entre pamphlet et satire, Jean-Noël Schifano, écrivain, journaliste, traducteur d'Umberto Eco, signe ici un opus aussi singulier que remarquable, qui fait

un peu l'effet d'une paire de claques pour un lecteur un tant soit peu intéressé par l'Italie actuelle et ses ombres séculaires. Le point de départ de l'ouvrage est une lettre envoyée par Curzio Malaparte au père de l'auteur, lettre reçue avec un retard de plus de quarante ans par Jean-Noël Schifano lui-même, comme un message venu d'outre-tombe. Et comme Malaparte ne ménageait pas son pays, notamment dans l'un de ses romans les plus fameux, la Peau, Jean-Noël Schifano en profite pour amorcer un dialogue imaginaire avec cet auteur italien si équivoque et en même temps si imprégné de l'histoire immédiate de l'Europe d'alors. Schifano hèle, investit, apostrophe et met en demeure Malaparte d'expliquer ses silences, ses oublis, notamment à propos de la ville la plus polémique, défendue bec et ongle par Schifano, ville de tous les prestiges et de tous les scandales, je veux dire Naples, bien sûr, pivot et centre de gravité de tout l'essai.

Ce dialogue en miroir entre Schifano, Malaparte et toute une galerie de personnages dont l'identité, parfois masquée, ne laisse aucun doute sur leur nom véritable, permet d'esquisser un portrait que l'on pourrait volontiers appeler au vitriol de l'Italie des années 2000, une Italie gangrenée, dévorée par ses contradictions et ses hypocrisies parfois élevées au rang de mensonges historiques.

Oubli impardonnable de Malaparte, sur lequel insiste à l'envi Schifano : « LL », alias Lucky Luciano, le père de la Mafia italo-américaine, amené dans les soutes de l'armée américaine de débarquement en Italie, fossoyeur ultime d'un Mezzogiorno déjà mis en coupe réglée par Garibaldi et ses séides. Car, autant le dire tout de suite, l'auteur se livre à une véritable contre-histoire de l'Italie contemporaine, avec pour effet de parler de la « désunité » italienne, pour lui désastre épouvantable mais pas irréversible, malgré toutes les horreurs, toutes les injustices, tous les pillages engendrés par cette « désunité ». Pour lui, l'Italie ferait bien mieux d'entériner une confédération plutôt que de continuer à s'enfermer dans une Unité fictive et ubuesque défendue par un Nord aussi arrogant qu'oublieux des avancées prodigieuses de l'ancien Règne des Deux Siciles.

Second personnage épinglé par Schifano, « Caesar

de Cascabello », « escort-cavalier », grotesque parodie du pouvoir gangrené, celui-là, par une obsession malade pour le sexe et une soif de pouvoir à la mesure de son propre narcissisme. On l'aura reconnu, c'est le premier italien, aux prises de surcroît avec un Vatican toujours prêt à saisir l'occasion pour gérer la vie quotidienne des Italiens à travers des lois rétrogrades et iniques. Tout le monde en prend pour son grade... pour Schifano, les accords du Latran conclus entre l'état fasciste et le Vatican n'ont fait que confirmer la main-mise de l'état pontifical sur un État italien faible et veule. Le résultat, c'est aussi une « collaboration » historique entre l'État italien et les diverses mafias qui infestent certes le sud, mais tout le reste du pays, on le sait bien. Surgit alors la figure visiblement honnie par notre narrateur de Pirimpipi Pirimpipone, « escort-écrivain » sur-médiatisé, auteur célébré, (sinon célèbre) de Gomorra, porté à l'écran, reconnu urbi et orbi mais surtout devenu une sorte de must pour qui veut être « conscient » des problèmes de la mafia dans le sud... ou pour la Camorra elle-même. Ce sud, l'auteur en parle de manière éloquente à propos de ce qu'il appelle la Little Africa, région oubliée (de Dieu ou des Hommes, on ne sait) située au nord de Naples, dans cette Campanie lépreuse, et non plus heureuse, gorgée de déchets à la dioxine, aux routes défoncées, mais où les règlements de compte au détriment des migrants d'Afrique noire laissent des flaques de sang sur les trottoirs du côté de Castel Volturno. Une dernière allusion, sous forme d'accusation, au décès de Myriam Makeba venue faire son dernier concert, bien involontairement, dans cette région, en soutien précisément aux noirs qui y avaient été massacrés, et l'on aura presque fini ce tour d'Italie à rebours, une forme de Grand-Tour effrayant et instructif sur un pays présenté comme une sorte de bateau ivre abandonné à tous les pirates. La fin du livre cite Casanova, pour des raisons que le lecteur découvrira lui-même, comme une métaphore du destin présent d'un pays extraordinaire mais aussi dégringolé bien bas. Jean-Noël Schifano, cives neapolitanus comme il se plaît à le rappeler lui-même, nous convie donc

à une ballade à la Villon, passionnante car riche en révélations et anecdotes parfois incroyables, mais aussi effrayante, le tout servi par un style virevoltant, même si parfois les allusions restent un peu cryptiques. Mais justement, ce cryptage est peut-être rendu nécessaire, voire inévitable, comme le reconnaît l'auteur lui-même, car l'ouvrage aurait tout aussi bien pu être interdit ou attaqué en Italie. Il s'agit enfin d'un vibrant plaidoyer pour Naples, capitale par excellence d'une Italie encore à la recherche d'elle-même, et pourtant si riche d'expériences. Ainsi, la critique, acerbe, et même impitoyable, de l'Italie actuelle laisse aussi place à une affection indéfectible de l'auteur pour cette cité parthénoépéenne méprisée depuis trop longtemps pour ne pas espérer revenir sur le devant de la scène européenne et mondiale autrement que par les forfaits du crime organisé. On ressort secoué, stupéfié par cette lecture, mais aussi avec l'impression, somme toute, que justice a été faite, et que l'Italie a été (un peu) rendue à elle-même.

Brice Gruet

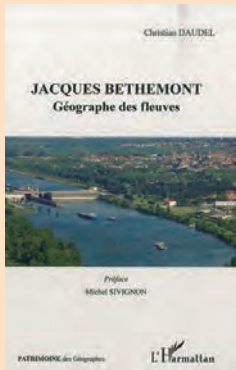
L'adieu au voyage, Vincent Debaene, 2010, Gallimard



Un constat : les ethnologues aiment raconter leur « terrain » en publiant deux livres, l'un scientifique, l'autre littéraire. Vrai pour Métraux et l'île de Pâques, l'Afrique de Michel Leiris, l'Amazonie de Claude

Lévi-Strauss et tant d'autres fouineurs de peuples au Mali, en Éthiopie, au Brésil. Debaene montre quel rôle capital a joué la collection Terre humaine du géographe Jean Malaurie dans ce dédoublement du travail. Les ethnologues s'y sont montrés savants mais disciples de Montaigne et de Rousseau et les écrivains ont été intrigués par cette discipline austère qu'est l'ethnologie. Le titre de cet essai, éblouissante plongée dans les sphères du récit de voyage, renvoie aux exclamations de Lévi-Strauss, célèbre pour ses incantations : « Je hais les voyages » et « Adieu sauvages ! Adieu voyages ! » de *Tristes tropiques*. Qu'est-ce qui est perdu, réellement ? L'altérité ou une certaine subjectivité, une manière de raconter l'histoire ? Debaene pense plutôt qu'on en a fini avec l'instinct prédateur de l'Occident et que des sciences humaines « globales » (comme on parle d'histoire globale) pourraient redéfinir l'humanisme, notre manière de penser la littérature et, finalement, notre être au monde.

Jacques Bethemont, géographe des fleuves, Christian Daudel, 2010, L'Harmattan



« N'ayant ni décorations, ni grande réputation... », ainsi que l'écrit Jacques Bethemont lui-même en exergue au livre que lui consacre son collègue, on serait tenté de le faire mentir en le félicitant pour ce « Festin du commandeur ». Rares sont les géographes qui obtiennent, de leur vivant, un travail rétrospectif sur leur vie scientifique. On admet que ce fut une épreuve de passer à confesse si long-

temps, mais quel résultat ! Un livre passionnant où se mêle tout ce qui fait un géographe. Et un géographe, qui a enthousiasmé des générations d'étudiants à Lyon. Bethemont n'a pas ménagé la part spirituelle à laquelle il associe l'action humaine, ses convictions fortes contre une certaine forme de déterminisme, un certain désenchantement vis-à-vis de l'action publique, de certaines lectures du monde comme celles, en vrac, de Michel Serres, Raymond Aron, Augustin Berque. De belles pages pour « savoir habiter la Terre » renvoient Bethemont à sa source profonde, la Bible, autre passion qu'il partage avec Jean-Bernard Racine. L'anthologie des travaux de Jacques Bethemont, présentée savamment par Christian Daudel, est un puits où l'on n'a pas fini d'étancher notre soif.

Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912), Samuel Thévoz, 2010, PUPS



Qui sait que de très nombreux Français ont exploré le Tibet à l'apogée de la France coloniale, avant la Première guerre mondiale ? Ils étaient missionnaires, aventuriers, nobles bannis, scientifiques républicains, diplomates, officiers coloniaux, intellectuels et orientalistes éclairés qui portaient, sur place, cette culture de l'exploration comme une culture paysagère. Grâce à ce travail de mise en contexte dans lequel les géographes ont œuvré fortement, autour de Reclus et Jules Verne et Gabriel Bonvalot, Samuel

Thévoz explore ce qu'il appelle la « géosensibilité » qui n'est pas étrangère aux théories de la Terre en vogue à l'époque. Même « scientifique », l'exploration menée par Dutreuil de Rhins ne s'oppose pas à celle de Jacques Bacot, pourtant très sensible à la poésie. Théodore Pavie serait, pour Thévoz, un anthropologue orientaliste qui bâtit une pensée méso-écologique dont Ratzel est l'inspirateur. Le pont vers l'orientalisme des « espaces lamaïques » est ouvert, menant vers les au-delà qu'une Alexandra David-Néel saura explorer. Une édition très soignée pour ce travail de maître dont Jacques Bacot aurait pu avoir la clé : « Eux aussi regardent mais pensent à autre chose ; que leur importe la beauté de ce qu'ils voient tous les jours ? » On ne saurait mieux dire ce qui est le ressort de l'exploration, pour ne pas dire de l'humain : le goût des autres et de leur regard.

« Les écologies politiques aujourd'hui », *Revue Écologie & Politique*, n° 4 - 2010, Syllepses



La formulation d'un « âge de l'homme » que Paul Crutzen aux États-Unis et Claude Lorius en France, ont appelé l'anthropocène reformate les idées politiques, notamment lorsqu'elles sont confrontées à la violente crise économique qui a éclaté il y a deux ans. Jean-Paul Déléage pointe ce qui constitue l'écologie politique aujourd'hui face à de nouvelles échelles de temps et d'espace qu'il fait démarrer à la fin du XVIII^e siècle et dont les versions modernes sont « l'accélération de la crise écologique », le creusement du gouffre démographique entre Nord et

Sud, la limite atteinte par l'expansion géographique de l'économie-monde capitaliste et le poids salarial croissant d'une classe mondiale que les employeurs et les États peinent à soutenir. Serge Latouche prête sa plume à une réflexion décapante sur la décroissance, souvent pensée comme une solution à la crise, pendant que Bruno Latour plaide pour une « alternative compositionniste, pour en finir avec l'indiscutable », faisant écho aux réflexions de Bruno Villalba sur la « contraction démocratique ». Trois articles passionnants complètent cette riche édition : une réflexion de Vincenzo Lauriola sur les travaux de Elinor Ostrom, première femme prix Nobel (économie, 2009), de sensibilité « verte », un brillant article de l'historien Donald Worster sur la « nature » vue par un Américain et une contribution « biocentrique » de David Graber sur la wilderness inventée par les Étatsuniens.

Éloge des frontières, Régis Debray, 2010, Gallimard



Debray serait-il devenu géographe, à force de consulter le sage de Saint-Florent-le-Vieil, Julien Gracq ? Pourfendeur d'idées reçues, Debray dénonce, dans un opuscule brillant, le sans-frontiérisme comme un leurre, une fuite, une lâcheté, une « maladie de la richesse, le souffle au cœur d'une civilisation devenue celle des musées ». Certes, Debray dans notre pré-carré de géographes ne nous apprendra pas que les frontières renaissent mais en les situant comme un remède à l'épidémie des murs

qui sévissent ici ou là, il manifeste à rebrousse-poil une pensée tonique qui n'est pas sans fil rouge avec ses incursions qui lui avaient valu la prison au temps du Che. « Puisqu'il faut tenter de vivre, relançons la guérilla », ranimons les divergences, réinventons les rites de passage ! Propos tenus à la Maison franco-japonaise de Tokyo pour qu'un « droit à la frontière » soit reconnu. On ne refait pas Régis Debray, pour notre plus grand bonheur.

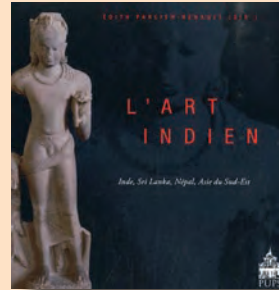
Le jardin comme labyrinthe du monde, Hervé Brunon (dir.), 2010, Musée du Louvre/PUPS



Les heureux auditeurs de l'Université géographique de la Société de géographie ont eu le plaisir d'accueillir l'historien Hervé Brunon qui dirige ici un livre captivant. En liant jardin et labyrinthe, l'auteur reprend cette image entêtante d'Homère à Borges d'un jardin comme harmonie du cosmos en écho aux errances de la vie que porte le labyrinthe. Plus petite parcelle du monde et totalité du monde, selon Foucault, le jardin est donc habité par le labyrinthe. Notamment à la Renaissance où il exprime sans doute une mise en abîme qui est une forme de spatialisation mentale de la connaissance. Pour Brunon, le théâtre serait l'homme mis par Dieu « au milieu du monde », un monde relayé par la figure du jardin-labyrinthe. « En quelque sorte quitter les ailes de Dédale et son point de vue à vol d'oiseau pour déambuler au péril de l'errance dans l'univers, cette infinie bibliothèque de Babel ». Livre éblouissant d'érudition, riche d'une iconographie foisonnante, le livre n'offre que des surprises, telle cette interview de Franco M. Ricci par Yves Hersant sur son dédale

de bambous dans la région de Parme. Un pur chef d'œuvre.

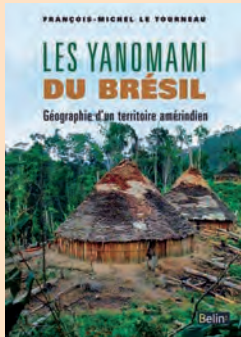
L'art indien. Inde, Sri Lanka, Népal, Asie du Sud-Est, Edith Parlier-Renault (dir.), PUPS, 2010



Combien les touristes qu'il nous est arrivé d'être ont été déroutés par l'art aussi riche et complexe que celui de l'Inde. Nous devenons aveugles et muets devant une profusion dont nous ne connaissons pas plus le sens que les Chinois qui visitent Chartres ne saisissent d'emblée l'art du vitrail. Ce livre superbe, savant et pédagogique rassemble ce qui donne sens à l'architecture, la peinture et la sculpture de l'Asie du Sud possédant une indéniable unité. Le bouddhisme et le brahmanisme nés en Inde en constituent les deux socles. Le livre est d'autant plus appréciable dans cette jungle des styles qu'il est construit chronologiquement, depuis le temps des premières œuvres dans la vallée de l'Indus vers 2500 avant notre ère jusqu'à notre époque. Il est bâti aussi par la géographie, tant dans le sous-continent (le nord, le sud, le Deccan, le Népal, le Sri Lanka) qu'en Asie du Sud-Est où le parti pris de traiter les influences par pays se révèle très pratique pour les néophytes en voyage. Agrémenté de « transversales » comme le Stûpa, la royauté, l'érotisme, les divinités farouches, les textiles, l'art contemporain, la vie du Buddha et bien d'autres encore, le livre se prête à une promenade buissonnière pour ceux qui aiment les approches thématiques. Avec de copieux index et une iconographie généreuse, ce travail collectif (G. Béguin, M. Giteau, P. Pichard et A.

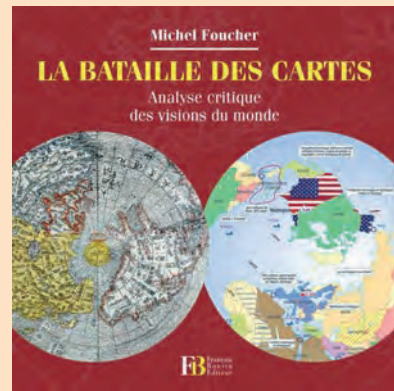
Hussein-Okada) est une réussite éditoriale qui rend hommage aux travaux savants. C'est bien le moins qu'on pouvait attendre de cette maison qui imprime des livres depuis 1470.

Les Yanomami du Brésil. Géographie d'un territoire amérindien, François-Michel Le Tourneau, Belin, 2010



Avec les travaux d'E. Lézy, ce livre sur la renaissance indienne infirme l'idée selon laquelle les peuples indiens seraient voués à la disparition. On comprend néanmoins que le contact avec l'Occident ait été, en son temps, perçu comme inquiétant, eu égard à ce qui s'est perdu de la mémoire des Indiens. Mais les luttes foncières pour rester en Amazonie semblent avoir raison du pillage des ressources car le territoire yanomami s'est élargi à un ensemble qui a la taille du Portugal. En même temps, le regard sur les Indiens a changé : c'est un peuple qui s'est adapté que F.-M. Le Tourneau présente ici. Un peuple qui compte par son organisation politique, ses sociétés, ses relations intercommunautaires et son ouverture, plus ou moins contrainte à l'étranger. Alors que leur territoire est bien peu accessible, sans routes ni fleuve facile à l'exception de quelques pistes d'atterrissage, les Yanomami aiment travailler avec les chercheurs qui les respectent. Ce livre d'un géographe – et non d'un ethnologue – est à marquer d'une pierre dans ce champ épineux d'une recherche souvent polémique.

La bataille des cartes, Michel Foucher (et Pascal Orcier, cartographe), Ed. François-Bourin, 2010



Partant de l'idée que les cartes sont mentales, cognitives, « images colorées de nos représentations et de nos projections », Michel Foucher rappelle qu'on ne voit le monde qu'à partir de soi. La philosophie et la religion ne sont jamais loin de la géopolitique. Ce livre passionnant raconte l'histoire de l'émancipation des États et des sociétés du Sud de la planète qui reviennent sur la scène et prennent leur « place au soleil » comme on aurait dit au 19^e siècle. L'auteur, formé dans l'écurie d'Hérodote, emboîte les pas d'Yves Lacoste qui se plaignait que la géographie fût jugée ennuyeuse à l'école, et remonte les bretelles à J.-C. Guillebaud qui osait écrire que la géographie était un « astre mort ». Est-ce si faux quand on voit fleurir les *Libération* des historiens, des philosophes et bien d'autres et que les mêmes médias ne sauraient octroyer leurs colonnes à trente géographes ? Il faut dire que nos collègues le cherchent un peu. Les géographes n'ont pas de visibilité en librairie où il arrive souvent qu'on soit classé en sociologie (Guilluy), en histoire (Dion), en esthétique ou histoire de l'art (Staszak), en anthropologie (Berque). Demandez-leur un article en faveur d'un événement, un texte sur leur dernier livre... Non, ils préfèrent aller aux champignons. Car un géographe, ça vit souvent à la campagne ou dans le périurbain où il faut cultiver son jardin.

**Mes chemins de table, JP Gén  , 2010,
Ho beke**



Pour boucler ce voyage buissonnier en géographie, rien ne vaut le roboratif opus du célèbre chroniqueur du Monde Magazine qui part, lui aussi, dans ses chemins de traverse qui constituent une vraie géographie de notre table. Une sorte de curiosité tous azimuts qui ne prendra pas en défaut la passion française du repas gastronomique reconnue au patrimoine immatériel. Le gastronome ne vient pas ici de nulle part. Débarqué   Paris de sa Lorraine natale avec des provisions de saveurs qu'il doit à sa grand-mère, mythique personnage du livre, il sert des chroniques toutes aussi savoureuses sans verser dans l'illusionnisme que donne parfois l'accès facile – et peu coûteux – aux très bonnes tables. Attention, G n  a été de l' cole de Lib  et on ne lui fait pas de salades industrielles. Parcourant le monde pour retrouver les « strawberry fields », les spaghettis, le « mole poblano », la cuisine fusion ou le code du curry, c'est en France qu'il aime d nichier légumes, poissons et viandes, fromages et vins, sans tabous ni tables de la loi, si ce n'est celles de son goût et de sa vérité. Une vérité qui reprend la trilogie p triniennne de Slow Food comme horizon pour aujourd'hui sans attendre demain : bon, propre et juste. On ne saurait donner tort à ces conseils quasi évangéliques. Comme diraient les Grecs : *Evcharisto* («merci» en grec) !

Gilles Fumey